

D O S S I E R D E P R E S S E

BIZANGOS

RARA WOULIB en kiosque



Politis

19 SEPTEMBRE 2013

Nous avons profité de la commande spécifique du festival Les Envies Rhônements en Camargue pour développer une partie de l'univers visuel de notre future création et proposer ainsi une forme temporaire, première activation du projet "Bizangos".

Un savant >
mélange de
douceur et
d'étrangeté,
digne d'une
opérette
d'outre-
tombe.

JEAN ROCHÉ



Rara des villes, rara des champs

Avec *Deblozay*, la compagnie Rara Woulib revisite la tradition du « rara » haïtien.

Dans l'ombre, un visage grimpé émerge puis s'évanouit. Plus rien. Que la nuit, où même les espaces les mieux connus se teintent de mystère. Et la sensation d'une présence tapie quelque part, sur le chemin que la compagnie Rara Woulib a défini à partir de la trame de son spectacle, *Deblozay*, pour ses spectateurs, ou plutôt pour son cortège de déterreurs de mémoire urbaine ou rurale. Puis des sons envahissent le silence, d'abord discontinus, enfin rassemblés en une étrange mélodie accompagnée de chants haïtiens.

Lentement, le rara du collectif composé d'une quinzaine de musiciens, comédiens, plasticiens, costumiers et artificiers prend forme. Il invite à une relecture des rues, des places, des champs ou marais dans lesquels il trimbale son savant mélange de douceur et d'étrangeté. Parfois presque comme jadis en Haïti, où le rara sillonnait villes et campagnes durant le Carême en un carnaval de chants et de danses mi-sacrés mi-profanes. Parfois avec un teneur théâtrale et une modernité étrangères à la tradition d'origine, mais toujours mises au service d'une exploration de l'histoire et de l'âme du lieu investi.

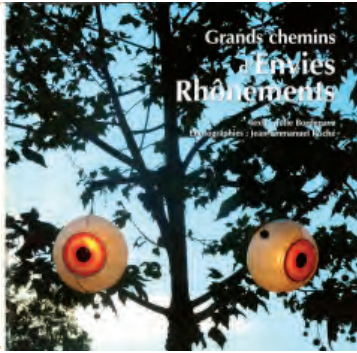
Nous, c'est en Camargue, dans le marais du domaine de la Palissade, que nous avons suivi la procession de *Deblozay*. Toute une nuit de marche en plein dédale de végétation et d'eau stagnante dans le cadre

du festival Envies Rhônements, rythmée par les va-et-vient des artistes aux faces cadavériques et aux tenues dignes d'une opérette d'outre-tombe. Surtout musical, discrètement clownesque et théâtral, leur jeu laissait sentir la nature environnante, en soulignait la magie changeante au fil des heures. Subtils et discrets, les chorégraphes, les invocations des ancêtres et les dialogues entre des chanteuses aux mille jupons et des joueurs de klewon et de vaskin – instruments haïtiens – aux airs de soldats en permission formaient avec le paysage une partition visuelle et sonore minimaliste.

Un parti pris qui crée l'attente – d'un drame, d'une ébauche d'intrigue – avant de laisser place à un état d'entière réceptivité aux micro-événements qui jalonnent le parcours. Une relève aux flambeaux vaguement monstrueuse, une muette course-poursuite, l'apparition d'une immense table garnie de vin et de soupe au détour d'un chemin. Autant de cristallisations de la délicate présence de Rara Woulib qui nous incitent à sonder notre rapport aux banals sentiers dans lesquels se balade notre quotidien.

› Anais Heluin

Deblozay, de Rara Woulib, les 27 et 28 septembre à Marseille pour le festival Métamorphoses (www.lieuxpublics.com) et le 4 octobre au Théâtre de la Foudre à Mont-Saint-Aignan (www.scenationale.fr).



Editions Marseille Provence 2013
GRANDS CHEMINS D'ENVIES RHÔNEMENTS

Texte : Julie Bordenave
Photographies : Jean-Emmanuel Roché

Rara Woulib : Procession au clair de lune

Au clair de lune, c'est *Rara Woulib* qui embarque le public. Propageant la rumeur du vaudou haïtien, le collectif marseillais trouve ici un écrin propice à décupler sa sombre poésie : entre fascination et épouvante, le cortège s'ébranle, au son lancinant des vaksins et koné, longs instruments tubulaires en fer blanc. Solides chaussures aux pieds, lampe en poche, veste chaude sur les épaules, le public ne sait pas où le mènera ce voyage au bout de la nuit...

Le long d'une roubine, des silhouettes furtives s'esquissent dans le noir ; un face à face troublant au dessus de l'eau, jouant sur les perceptions visuelles et sonores. Un à un, les spectres traversent le canal, se muant du monde des morts à celui des vivants... Et la procession démarre, accompagnée par une cohorte de spectateurs médusés. Une nuit durant, les comédiens vont déambuler dans les paysages fantomatiques du Domaine de la Palissade ; dans un jeu d'apparitions / disparitions, les rugueuses toiles de jute des musiciens le disputent aux robes évanescentes d'un chœur entêtant de femmes, laissant poindre une sourde inquiétude, mais aussi une sensation d'apaisement. Plusieurs haltes ponctueront ainsi la lente déambulation, déployant une myriade de personnages incongrus. Au mitan de la nuit, des Chaloska (figures carnavalesques haïtiennes) apostrophent le visiteur du haut de leurs carrioles, pour l'entraîner vers un onirique banquet au clair de lune : 300 couverts dressés le long d'une table immaculée, pour partager une assiette de soupe au pistou et un verre de vin rouge. A l'issue du repas, un bal s'improvise dans la clairière avoisinante, pour clore les festivités dans un instant de communion. Au petit matin, des matelas posés à même l'herbe accueillent le spectateur qui, repu, pourra ressasser sa nuit dans la rosée du matin... Quand les rites de Haïti se mêlent aux mystères de la Camargue, c'est un inédit syncrétisme qui se fait jour.

Entretien avec Julien Marchaisseau, Rara Woulib :

« Une frontière poreuse entre le spectacle et les rêves »

Quel a été l'impact de la Camargue sur le processus de création du spectacle ?

La force du paysage a joué un rôle important dans la construction de la déambulation. Dès les premiers repérages, la sensation d'être minuscule face à ces étendues et cette diversité de vie balayait toute idée de faire quelque chose de grandiloquent. Cela imposait au futur spectacle une certaine sobriété : il fallait laisser la place à la contemplation, que le public puisse profiter de cet environnement exceptionnel. C'est ce qui a amené ces longs moments de silence et cette prédominance du vide. On s'est approché d'une forme de balade nocturne. Les nombreuses visites avec les employés du Domaine de la Palissade



Banquet nocturne, Rara Woulib

nous ont appris beaucoup de choses. Outre leur connaissance très poussée du biotope et leur entrain à transmettre ce savoir, nous avons été touchés par la complexité de leur travail : ils ont sous leur responsabilité 700 hectares de parc naturel très fragile, mais savent exactement où se situent le moindre nid de chaque espèce protégée, la moindre pousse d'une plante fragile. Malgré l'étendue du parc, cela impose dans le travail une certaine application. Ils nous ont, en quelque sorte, imposé leur rythme et imprégné de leur lenteur. Nous avons été marqués par la dimension sonore du parc : ce parc fourmille de centaines d'espèces, qui, selon les heures, piaillent, et transforment considérablement le paysage sonore. Certaines parties du parc, où la nidification est importante, demandent également de ne pas faire trop de bruit, afin de protéger les petits. Le parcours devenait alors une sorte de partition avec ses notes et ses silences. Nous avons découvert aussi un étrange phénomène physique : les plans d'eau créaient des masses d'air de température et de densité différente. Les limites entre ces masses d'air devenaient comme des murs qui renvoyaient les sons. Les musiciens, notamment les soufflants, ont pu jouer avec leurs multiples échos : le paysage lui-même jouait de nos notes et nous renvoyait sa propre musique. Travailler jour et nuit dans ce parc pendant une semaine nous a fait prendre conscience de la rudesse de la vie dans ce genre de région. Le moustique et la chaleur y sont pour beaucoup ! L'ensemble de l'équipe, comédiens comme techniciens, ont beaucoup appris sur leurs capacités d'endurance et leurs limites, physiques comme mentales, durant cette semaine. Je me rappelle du retour de la première nuit de répétitions, où j'ai vu pour la première fois dans les regards et ressenti dans les silences de l'ensemble de l'équipe cette envie de fuir cette région et de ne jamais y remettre les pieds... et surtout de quitter cette maudite compagnie à jamais ! Physiquement, les corps blessés, les visages tuméfiés, déformés. Mentalement, l'impuissance face aux attaques imparables du minuscule. Cela a fortement conditionné les comédiens dans leur jeu : toute cette semaine de souffrance et la solidarité qu'ils ont développée dans cette absurde adversité ont habité leur jeu pendant ces 5 heures. On sentait la nuit de la déambulation qu'il y avait quelque chose de très fort qui les reliait : c'était leur secret. Et puis des moments magiques (nombreux !), comme ces multiples rencontres nocturnes avec un troupeau de chevaux blancs qui venait

régulièrement à notre rencontre ; notamment un soir, où dans une grande plaine, ils ont joué, avec nous, leur magistral ballet : une danse collective, qui répondait à nos déplacements et à nos arrêts. Je n'avais jamais vu avant ça un chœur aussi juste et aussi puissant. Nous avons beaucoup appris d'eux ce soir-là.

Comment vous êtes-vous saisis de l'esprit de la commande ?

Lorsque Françoise Léger, qui connaît notre travail depuis l'époque de nos déambulations pirates dans Marseille, nous a demandé un projet de grande promenade nocturne dans le domaine de la Palissade, elle pensait à notre premier projet Deblozay. Au fur et à mesure des repérages, j'ai été saisi par la force de ce paysage, et je sentais que nous nous éloignons de cette création, écrite à l'origine pour la ville... Je commençais à travailler à l'époque sur un futur projet d'écriture, qui traitait des pulsions de guerre chez l'homme et des mécanismes de basculement vers le déraisonnable : les premières grandes lignes convergeaient réellement avec cet environnement, à l'apparence hostile mais palpitant de vie. Nous avons donc pris le parti d'utiliser cette commande pour poser les premières bases de ce futur projet. Le temps de la résidence in-situ nous a permis d'immerger les acteurs dans ce milieu naturel, d'explorer les limites de chacun et de l'ensemble face à cette nature indomptée, face à leurs propres limites physiques. Pour les comédiens, il s'agissait vraiment d'une expérience hors norme, qui a galvanisé le groupe et créé des liens très forts entre les divers éléments. Nous avons exploré, d'une certaine façon, l'idée du rituel de passage, idée qui a fortement teinté cette déambulation nocturne. En effet ce format, de minuit à 5 heures du matin, de la nuit noire aux premiers rayons du soleil, amenait à appréhender le temps différemment, à le dilater. On pouvait tout imaginer dans cet intervalle de 5 heures, une journée comme une vie entière. Et c'est sur cet axe que nous avons construit la déambulation : faire résonner une simple journée et une vie entière, mettant en parallèle les petits rituels quotidiens (repas, sommeil...) et les grandes étapes de la vie (naissance, passage, mort). Nous savons aujourd'hui qu'il s'agissait d'une représentation unique, qui ne pourra pas être rééditée. C'était par contre un formidable terrain d'expérimentation, où nous avons pu révéler un ensemble d'éléments qui seront réactivés sur notre future création.

Qu'avez-vous pu tester de nouveau pour cette déambulation ?

Il est très rare de pouvoir créer dans des conditions si singulières. Ce soir-là, nous avons pu embarquer tout le public, complice car il savait que nous passerions la nuit ensemble, otage parce qu'il ne savait pas ce qui l'attendait et qu'il ne pouvait rebrousser chemin. Nous avions la permission d'amener le public à passer différents caps avec nous, ceux de l'ennui, de la fatigue, de la communion... Ce contexte nous a permis de prendre nos aises, d'imposer notre rythme, et notamment la lenteur, les longs silences, le vide... tout ce qui pouvait développer l'écoute, de rendre attentif au «presque rien». Il y avait quelque chose de très charnel dans tout ça... Nous avons également permis au spectateur de prendre son propre temps. Le temps de se retrouver seul avec lui-même dans cette longue marche sur les chemins étroits de la Camargue, le temps de communier ensemble lors d'un grand banquet, abandonné par le chœur des comédiens, le temps de dormir, seul ou à plusieurs, au milieu de la nature et de voir le jour se lever. Il y avait quelque chose de très fluide, entre les moments de représentation et ces temps plus personnels ; je pense notamment aux nombreux commentaires des gens à leur réveil vers 10 heures du matin. Tout se mélangeait dans leur tête : la frontière entre le spectacle et les rêves était devenue poreuse.



Croix de Camargue et vénév vaudou

« La croix camarguaise rappelle étrangement les vénév, diagrammes rituels qu'on retrouve dans les rites du vaudou haïtien. Ils sont tracés au sol dans les cérémonies à l'aide de farine et de poudres de diverses qualités, et servent d'attracteurs aux esprits qu'ils représentent. Selon les croyances, tout viendrait et serait contenu dans ces dessins : l'écriture, le langage, l'architecture, la science... On retrouve trois symboles de «lwas» (esprits du vaudou) dans la croix de Camargue : le cœur, symbole d'Erzulie, esprit de la femme, de l'amour, de la vierge ; l'ancre d'Agoué, esprit de la mer ; la croix de Baron, esprit des morts, gardien des cimetières. Quand on arrive en Camargue, on sent que cette région est pleine de secrets, outre la dimension mystique déjà très présente (vierge noire...) : cette croix vient ajouter à l'étrange. », *Julien Marchaisseau, directeur artistique de Rara Wouljb.*

